



Une brève historiographie de la syphilis

Anne Carol

► To cite this version:

Anne Carol. Une brève historiographie de la syphilis. Benoit Pouget, Yann Ardagna. La syphilis. Itinéraires croisés en Méditerranée et au-delà XVIe-XXIe siècles, PUP, pp.263-276, 2021, 979-10-320-0322-0. halshs-03344317

HAL Id: halshs-03344317

<https://shs.hal.science/halshs-03344317>

Submitted on 14 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La syphilis

Itinéraires croisés en Méditerranée et au-delà

XVI^e-XXI^e siècles



sous la direction de
Yann Ardagna et Benoît Pouget

SCIENCES TECHNOLOGIES SANTÉ



Sciences Technologies Santé
série Sciences de la santé

La syphilis

Itinéraires croisés en Méditerranée et au-delà xvi^e-xxi^e siècles

sous la direction de
Yann Ardagna, Benoît Pouget

2021

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1

Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup

facebook.com

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION DILISCO

Une brève historiographie de la syphilis

Anne Carol

*UMR 6570 -TELEMME, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme,
Aix-en-Provence, France*

Résumé : Dès l'apparition de la syphilis moderne, les contemporains se sont penchés sur la question de ses origines, établissant ainsi les fondements d'une histoire de la maladie. Jusqu'au XVIII^e siècle, les débats concernent l'origine géographique de la maladie et les chemins de sa diffusion, son évolution (gravité, symptômes) et en construisent une « histoire naturelle ». Au XIX^e siècle, les médecins qui investissent l'histoire de la médecine s'intéressent aux savoirs de leurs prédécesseurs et trient ceux qui leur paraissent préfigurer le « vrai » savoir. Ce n'est qu'au XX^e siècle, sous l'impulsion des historiens, que l'histoire de la syphilis s'intéresse à ses effets sociaux, culturels et politiques, ainsi qu'à la construction même du savoir dans un contexte qui varie sur la longue durée.

Abstract: As early as the first manifestations of modern syphilis showed up, the people of the time investigated the question of its origins, and so doing, made a history of the disease possible. Until the 18th century, the main debates dealt with the geographic origins of syphilis and its ways of dissemination, examined its evolution (severity and symptoms), and ended up developing a kind of “natural history” of the disease. During the 19th century, the physicians who took an interest in the history of medicine turned to the knowledge and experience acquired by their predecessors to determine what seemed to prefigure the “true” knowledge. Not before the 20th century did the history of syphilis –prompted by the progress of historical investigations– focus on the social, cultural, and political effects brought by the disease, and on the building process of historical knowledge in a long-term, ever-changing, wider cultural context.

Introduction

Faire l'historiographie de la syphilis, c'est-à-dire faire l'histoire de la façon dont on a écrit l'histoire de la syphilis, est une tâche complexe. L'histoire de la syphilis s'est en effet construite par la sédimentation de plusieurs histoires dotées de leurs logiques, de leurs problématiques et de leurs méthodes propres.

L'historiographie de la syphilis s'est d'abord confondue avec l'histoire de la syphilis elle-même : dès son apparition, les contemporains se sont interrogés sur son origine et ont tenté de prendre du recul. Mais l'historiographie de la syphilis est aussi étroitement dépendante de la façon dont on a écrit l'histoire de la médecine au cours des siècles ; or tout le monde sait que l'histoire de la médecine a été jusqu'à une époque récente l'apanage des médecins, avant que les historiens ne revendiquent une expertise sur ce champ. Ces mêmes historiens, par ailleurs, n'ont pas toujours fait de l'histoire de la même façon, de l'histoire positiviste de la fin du XIX^e siècle à l'histoire culturelle de la fin du XX^e siècle ; l'histoire de la syphilis qu'ils ont écrite est aussi tributaire de ces variations et de ces modes. Enfin, cette historiographie est dépendante de l'histoire des sciences elles-mêmes, médecine ou anthropologie, et de l'évolution de ses outils techniques.

Cette complexité est dès lors aussi chronologique. Il est difficile de repérer des périodes étanches et successives dans la façon dont on a abordé l'histoire de la syphilis : pour ne prendre qu'un exemple, la question des origines, qui a beaucoup préoccupé les contemporains de l'épidémie de la fin du XV^e siècle, est toujours débattue aujourd'hui. Nous allons donc nous efforcer ici de donner quelques points de repères et tenter, ce faisant, de relier les approches très diverses qui coexistent aujourd'hui et enrichissent cet ouvrage.

Au départ : comprendre les origines

Comme tout le monde le sait, la syphilis apparaît en Occident à la fin du XV^e siècle. Par ce mot, « apparaît », on entend le caractère brutal d'une épidémie perçue par les contemporains comme nouvelle et inconnue. Les premières descriptions témoignent de la terreur ressentie face à une maladie qui est ressentie à la fois comme extrêmement virulente, douloureuse et mortifère, particulièrement spectaculaire par ses effets mutilants et lourdement stigmatisante, puisqu'elle est associée dès le départ à la sexualité, et qui plus est à une sexualité pécheresse.

En même temps que les troupes de Charles VIII sont démobilisées et se dispersent, la vérole s'étend à toute l'Europe, et les descriptions des contemporains ponctuent cette extension. En 1530, Girolamo Frascatoro (1478-1553) publie *Syphilis sive morbus gallicus*, qui dote la maladie d'un nom – peu usité toutefois avant le XIX^e siècle – et fait le point sur les connaissances.

Dans ce premier temps, l'histoire de la syphilis se confond à peu près avec la quête de son origine. Faute de références antiques claires et explicites, faute de pouvoir s'adosser à l'autorité des anciens comme Hippocrate, Galien ou Aristote, il est impossible pour les contemporains de penser une histoire de la syphilis et cette nouveauté radicale participe au désarroi, à la sidération et à la terreur ressentis. Toute la pensée médicale de l'époque, qui est tendue vers la nécessité de se référer à ces autorités et de s'inscrire dans leur continuité, est donc désarmée face au nouveau fléau. Ceux qui écrivent sur la maladie ne peuvent faire ce qui se fait d'habitude, c'est-à-dire compiler les cas passés avant d'apporter leurs propres observations et continuer à construire ainsi l'histoire de la maladie. Tout au plus peut-on essayer d'en chercher les origines, et cette tâche est naturellement celle des médecins, qui sont en première ligne face à l'épidémie. Or, chercher « l'origine » de la maladie a plusieurs sens.

Il s'agit d'abord d'en chercher les causes. Il faut donc répondre à deux questions d'échelles différentes. La première se pose à l'échelle du macrocosme : qu'est-ce qui a provoqué l'apparition de l'épidémie ? La seconde se pose à l'échelle du microcosme, c'est-à-dire du corps : par quels mécanismes la maladie prend-elle possession des individus et provoque-t-elle ses ravages ?

Les causes premières qui sont avancées relèvent, sans surprise, de la colère divine (toujours invoquée en premier ressort dans les épidémies) et/ou d'une conjonction astrale funeste ; c'est l'opinion de Francisco Lopez Villalobos, qui y consacre le premier livre en vers espagnols en 1498. Cette dernière démarche explicative (astrologique) sera considérée comme fantaisiste par les syphiligraphes des siècles suivants. Mais loin de procéder d'une pensée irrationnelle, elle relève, d'une part, de la logique propre à la pensée médicale savante de l'époque, qui met en résonnance le microcosme et le macrocosme, l'homme et l'univers. D'autre part, elle ancre dans une mécanique céleste l'irruption soudaine et inexpliquée du fléau, contribuant ainsi à ordonner le chaos. Enfin, elle ne dispense pas de chercher des causes secondes, plus immédiatement accessibles.

Ces causes secondes s'inscrivent naturellement dans la logique humorale de la médecine du temps. La maladie est perçue comme un poison, un virus (le mot ne renvoie pas à une entité vivante à cette époque) introduit dans le sang, qui attaquerait ensuite chimiquement le corps ; ce poison procéderait, selon les auteurs, de causes diverses. Selon un schéma aériste, il proviendrait des émanations d'eaux croupissantes causées par une météorologie particulièrement humide ; pour d'autres, il résulterait de l'empoisonnement volontaire des puits ou du vin par les Espagnols avec des produits corrompus ou infectés ; pour d'autres enfin, la cause du poison résiderait dans des gestes contre-nature : coït avec des animaux, cannibalisme, etc., dont le caractère transgressif n'a pas manqué d'entraîner des catastrophes – nous retrouvons la colère divine¹.

1 M. Cullerier, « Syphilis », *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, vol. 54, 1821, p. 136 et suiv..

Au fur et à mesure que la progression de la maladie est connue, la quête de l'origine prend toutefois un sens supplémentaire, plus étroit, plus restreint, qui est celui de l'origine géographique. Cette quête va se situer au cœur de l'historiographie de la syphilis dans les siècles suivants et susciter d'intenses débats.

Faire « l'histoire naturelle » de la vérole

Faire l'histoire de la syphilis suppose en effet d'avoir un certain recul face à la maladie : que l'explosion initiale soit dépassée et que suffisamment de temps se soit écoulé pour qu'on puisse construire une chronologie et une cartographie. Ces conditions sont réunies dans les premières décennies du xvi^e siècle et marquent le début des tentatives pour faire une histoire de la syphilis qui ne va cesser de s'enrichir au cours des siècles suivants.

Cette histoire est d'abord et essentiellement une « histoire naturelle » de la maladie. Pour l'illustrer, nous pouvons prendre l'exemple de la somme monumentale que publie Jean Astruc (1684-1766) en 1736, plusieurs fois rééditée, qui compile le savoir accumulé depuis plus de deux siècles, et qui fait figure de référence, y compris au xix^e siècle. Tout le premier livre est consacré à cette « histoire naturelle » de la vérole :

Je prouve que cette maladie, inconnue aux Anciens, Juifs, Grecs, Latins, Arabes, a paru, pour le plutôt, dans notre Continent, à la fin du quinzième siècle, & qu'elle tire sa première origine des Isles Antilles, particulièrement de l'Isle Haïti ou Espagnole qu'on appelle aujourd'hui Saint-Domingue, d'où elle a été malheureusement importée en Europe : que les Espagnols, qui abordèrent ces Isles en 1492 & 1493, sous la conduite de Christophe Colomb, y contractèrent d'abord le Mal par le commerce impur qu'ils eurent avec les femmes du pays, & le communiquèrent ensuite aux Napolitains, à qui ils portèrent du secours en 1494 : que les Français, avec qui ils étaient alors en guerre, en furent promptement infectés : que ces trois Nations une fois infectées donnèrent bien vite le même Mal au reste de l'Europe, & à la plupart des peuples d'Asie et d'Afrique [] Je montre ensuite que le Mal Vénérien qui a eu jusqu'aujourd'hui divers périodes, marqués par différents symptômes, qui ont paru de nouveau, oui qui ont disparu ; et que maintenant il semble s'adoucir peu à peu : ce qui donne lieu de croire qu'il vieillit chaque jour et qu'il tend à sa fin, quoi que ce soit bien lentement encore².

À travers sa compilation, Astruc déploie l'histoire naturelle de la syphilis dans deux directions.

La première, évoquée à la fin du texte, consiste à faire en quelque sorte l'histoire du cycle de vie de la maladie. Elle se fonde sur la certitude que la maladie, comme les hommes, naît, grandit, vit et meurt ; cette vision et

2 J. Astruc, *Traité des maladies vénériennes*, Paris, Cavelier, 1777, p. XII.

d'autant plus remarquable, que, rappelons-le, les contemporains n'attribuent pas la maladie à un organisme vivant mais à un poison inanimé. Or, dès les premières décennies du xvi^e siècle, au fur et à mesure que les contemporains relèvent, compilent et classent les symptômes divers que la maladie présente et leur succession dans le temps, ils ont l'impression que la virulence de la maladie s'est atténuée par rapport aux premiers temps. C'est l'opinion que défend Astruc deux siècles plus tard :

Ceux qui pourraient s'imaginer que la Maladie Vénérienne, depuis qu'elle a paru en Europe, a toujours gardé la même forme et la même allure, seraient aussi ignorants dans la Physique, que le seraient dans l'Histoire ceux qui croient que les Villes et les Royaumes qu'ils voient aujourd'hui si riches et si puissants, ont toujours été sur le même pied³.

Il distingue six phases dans cette histoire naturelle, mais cette « biographie optimiste » ne fait pas l'unanimité et reste débattue jusqu'au xix^e siècle. Dans l'optique qui est la nôtre ici, il est intéressant de s'arrêter un instant sur la méthode « historique » employée pour soutenir cette thèse. Pour Astruc et ses prédécesseurs, il s'agit essentiellement de compiler les textes soutenant cette thèse ; de fabriquer en quelque sorte de l'*auctoritas* par l'empilement des références.

La seconde direction consiste à établir le foyer original de l'infection et à repérer les voies et les vecteurs de sa transmission. Dès le xvi^e siècle, l'hypothèse d'une origine amérindienne est évoquée, puis défendue par de grands médecins, notamment par Gabriel Fallope (1523-1562). Il existerait une forme de syphilis endémique aux Antilles qui serait devenue virulente en atteignant l'Europe. Le circuit emprunté par le mal vénérien serait alors celui décrit par Astruc : l'Espagne, puis Naples, puis le reste de l'Europe, les troupes jouant un rôle essentiel. La thèse amérindienne est concurrencée par une deuxième thèse, beaucoup moins répandue toutefois, qui attribue à la vérole une origine africaine. Pour Thomas Sydenham (1624-1689), la maladie aurait été ramenée d'Afrique occidentale par les Portugais via les esclaves. Jusqu'au début du xix^e siècle, la quête d'autres lieux possiblement infectés par une syphilis endémique se poursuit ; cette quête se dissocie toutefois de la question de savoir s'il s'agit des foyers originels de l'épidémie européenne. Elle résulte donc plus simplement de l'extension des espaces explorés ou colonisés par les Européens entre le xvii^e et le xix^e siècle, qui fait qu'on s'interroge donc sur les avatars de la vérole en Afrique orientale, en Chine ou à Tahiti.

À côté de cette quête des origines extra-européennes de la syphilis, une troisième voie est explorée par d'autres médecins : celle du caractère ancien et endémique de la syphilis en Europe. Celle-ci existerait en Europe avant le xv^e siècle et remonterait à la plus haute Antiquité. C'est l'opinion que défend par exemple le chirurgien écossais Benjamin Bell (1749-1806) à la fin du

3 *Ibid.*, p. 322.

xviii^e siècle. Pour le prouver, comme le feraient des historiens aujourd'hui, ces médecins s'appuient sur les seules sources à leur disposition, à savoir des sources écrites décrivant des maladies, qu'ils rétro-diagnostiquent comme syphilitiques. Hérodote, Suétone, Tacite, la Bible, ou même Hippocrate et Galien sont convoqués et relus dans ce sens. Mais là encore, cette thèse ne fait pas l'unanimité : elle est combattue par ceux qui pensent que les maladies décrites sont la lèpre ou d'autres maladies dermatologiques ou pestilentielles⁴.

Au milieu du xix^e siècle, les débats sont encore suffisamment complexes et les informations contradictoires pour que le *Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers* les résume avec une certaine philosophie : « Ainsi, relativement à l'origine de la syphilis, il est probable qu'elle a dû exister de tout temps et partout à la fois⁵ » – ce qui revient, paradoxalement, à déshistoriciser la maladie.

Si complexes soient-ils, ces débats ont un mérite : ils témoignent de l'intensité de l'effort intellectuel qui consiste à vouloir réintégrer la syphilis dans l'ordre du monde. L'épidémie provoque un chaos à la fois social (que faire des vérolés ?), physique (les corps sont dévastés, notamment par les atteintes osseuses), mais aussi intellectuel (en l'absence de références antiques sur lesquelles s'adosser). Il y a donc quelque chose de rassurant à penser que la syphilis vient d'ailleurs, de ces mondes en cours d'exploration, et que son histoire sera progressivement révélée ; ou bien, il y a quelque chose de rassurant à penser que la syphilis a toujours été là, dans notre environnement familial, et qu'elle va disparaître. Le chaos prend un sens, l'accidentel s'insère dans une histoire logique, celle des courants commerciaux ou des épisodes militaires.

Faire « l'histoire vraie » de la syphilis et l'histoire de la « vraie syphilis »

Au cours du xix^e siècle, dans un contexte où la médecine est en train d'acquiescer un rôle social et politique considérable, où le positivisme promeut la science au rang de nouvelle religion⁶, se construit une histoire de la médecine faite par les médecins qui va occuper le champ de l'histoire d'une façon hégémonique et quasi exclusive jusqu'aux années 1960⁷.

4 M. Cullerier, *op. cit.* ; E. Jeanselme, *Histoire de la syphilis, son origine, son expansion*, Paris, Doin, 1931.

5 Fabre, « Syphilis », *Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers ou Traité complet de médecine et de chirurgie pratiques*, par une société de médecins, Paris, Germer Baillière, t. 7, 1850, p. 352.

6 J. Léonard, *La médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Paris, Aubier, 1981.

7 C'est celle qu'écrivit par exemple Charles Victor Daremberg (1817-1872), titulaire de la chaire d'histoire de la médecine restaurée en 1870 par la Faculté.

Cette histoire médicale de la médecine peut être illustrée, dans le cas qui nous concerne, par la publication en 1931 de l'*Histoire de la syphilis* d'Edouard Jeanselme (1858-1935), premier volume de plus de quatre cent pages d'un monumental *Traité de la syphilis* en sept volumes. Dans quelles directions cette histoire se déploie-t-elle ? Quels sont les questionnements et les sources utilisées pour y répondre ?

La question des origines est toujours centrale. Pas d'histoire de la syphilis sans exposition préalable des différentes théories (amérindienne, africaine, européenne, etc.) et des arguments invoqués. Mais les méthodes ont sensiblement varié depuis les siècles précédents, en accord avec la promotion de l'histoire au rang de science. Les textes sont soumis à une critique de type positiviste, qui est finalement la même que celle qu'emploient les historiens à la même époque, comme Ernest Lavisse, Charles Victor Langlois ou Charles Seignobos. Plus question donc, comme le faisait Astruc, de s'appuyer sur des récits postérieurs, dont la seule accumulation ou la notoriété suffiraient. Il s'agit désormais de vérifier l'authenticité des sources, de les croiser pour fonder leur fiabilité, de traquer les anachronismes. Comme l'écrit Jeanselme (et il ne serait désavoué par nul historien) : « Il s'assurera d'abord, ce qui est bien rarement réalisable, que la pièce soumise à son jugement est de provenance authentique ; puis il recherchera si elle n'est pas entachée d'une erreur matérielle ou l'œuvre d'un faussaire [...] »⁸. En particulier, l'analyse des textes antiques ou hébraïques est appuyée sur une érudition phénoménale et une maîtrise philologique tout aussi impressionnante, propres aux médecins de l'époque⁹.

D'autres sources sont également convoquées : les sources iconographiques, mais surtout les données biologiques fournies par l'anthropologie, qui se développe à cette époque dans le giron de la médecine. Dans les années 1870-1880, les travaux menés par Jules Parrot ou Paul Broca sur des crânes ou des ossements nourrissent les débats sur l'origine amérindienne ou sur l'ancienneté de la syphilis en Europe ; par exemple, les squelettes découverts à Solutré sont examinés à la lumière de la question de savoir si la syphilis existait ou non en Europe avant le xvi^e siècle. L'enthousiasme placé dans cette voie décline toutefois au xx^e siècle, faute de datations rigoureuses, comme en témoigne le commentaire désabusé d'Edouard Jeanselme en 1931 :

Si l'on pouvait relever des lésions indubitables de syphilis sur le squelette ou les dents d'un sujet dont la date et le lieu d'inhumation seraient rigoureusement établis, le problème de l'origine serait par là même résolu. Malheureusement, en aucun cas, ces trois conditions ne se trouvent remplies¹⁰.

L'histoire de la syphilis ne se déploie pas seulement dans la direction de la recherche des origines. L'histoire de la maladie comme entité morbide

8 E. Jeanselme, *op. cit.*

9 Littré, comme Daremberg, est à la fois médecin, historien et philologue.

10 E. Jeanselme, *op. cit.*, p. 10.

continue de fasciner. L'intérêt s'est déplacé toutefois : il ne s'agit plus tant de déterminer dans quelle mesure la syphilis croît, ou au contraire s'apprête à disparaître, mais de montrer par quelles étapes la science – en l'occurrence la médecine – a progressivement fait émerger « la véritable nature » de la syphilis. En d'autres termes, l'histoire de la syphilis devient une histoire des savoirs successifs sur la maladie.

On connaît les défauts d'une telle histoire : orientée vers une fin, qui est aussi une vérité, son but est d'énumérer les étapes du progrès des connaissances jusqu'au savoir contemporain de celui qui l'écrit, un savoir dont l'historicité n'est jamais suspectée. Une partie de l'histoire de la syphilis qui s'écrit à cette époque est donc l'histoire de la façon dont des médecins ont, à travers les siècles construit un savoir « vrai ». Dès lors, celui qui pratique une telle histoire se pose en juge qui distribue bons et mauvais points à ses prédécesseurs. La « revue analytique » exhaustive que Jeanselme fait des ouvrages écrits par le passé est pleine d'expressions comme « il a pressenti que » et de jugements de valeur. Il salue par exemple le traité de Jacques de Béthancourt (1527) et ses remarques sur l'étiologie, et signale sa « description clinique remarquable à tous égards, mais alourdie, selon le goût du temps, par de longues divagations sur le rôle de la pituite, de la bile et de l'atrabile¹¹ ». En revanche, les tenants de la théorie parasitaire, comme Deidier en 1723, sont qualifiés « d'audacieux précurseurs¹² », à la lumière de la microbiologie triomphante.

Par ailleurs, cette histoire verse dans l'autocélébration, d'autant que les héros en sont les maîtres ou les contemporains de ceux qui l'écrivent, quand ils ne sont pas ceux qui l'écrivent eux-mêmes : Édouard Jeanselme est à la fois président de la Société française d'histoire de la médecine et titulaire de la chaire de clinique des maladies cutanées et syphilitiques à Saint-Louis, et à ce titre, un des grands syphiligraphes de son temps. Écrire l'histoire revient alors à célébrer ceux qui ont accompagné les transformations profondes de la médecine à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, c'est-à-dire les anatomopathologistes qui ont décrit les lésions syphilitiques ; les grands cliniciens qui ont peu à peu isolé la syphilis au sein des maladies vénériennes et dissipé certaines confusions (Ricord, qui sépare syphilis et gonorrhée – « là où régnait le chaos, son esprit ne tarde pas à porter la lumière¹³ » – ou Rollet, qui fait de même avec le chancre mou) ; ceux qui ont intégré dans le tableau clinique de celle-ci des formes jusqu'alors dissociées, tel Fournier et l'ataxie locomotrice ; ou enfin les microbiologistes (Schaudinn) qui ont permis l'identification du tréponème au début du XX^e siècle et achevé ce processus d'isolement et de spécification de la maladie. Cette histoire de la syphilis est donc une histoire de ses frontières, de sa définition et de sa place dans les

¹¹ *Ibid.*, p. 160.

¹² *Ibid.*, p. 238.

¹³ *Ibid.*, p. 353.

nosologies. Ce faisant, elle périmé « l'histoire naturelle » de la syphilis, par exemple en revisitant et en critiquant les phases décrites par Astruc qui se basaient sur la prédominance de tel ou tel symptôme :

En se disséminant dans le monde entier et surtout dans les cités populeuses, la vérole dut nécessairement se rencontrer avec les maladies vénériennes locales qui s'y trouvaient antérieurement. Les médecins tout à fait contemporains de l'apparition de la syphilis surent faire la distinction [] mais plus tard, comme la plupart de ces maladies avaient pour caractère commun d'être contagieuses, d'affecter les organes génitaux et de se transmettre dans l'acte vénérien, on les considéra comme de même nature que la syphilis et on en fit des symptômes propres à cette maladie. D'un autre côté, en tant qu'affections locales, n'affectant pas l'économie, ces maladies sont finalement assez bénignes, et en les confondant avec la syphilis on fit de celle-ci une entité morbide factice et moins grave que ses contemporains ne l'avaient jugée à sa première apparition. De là cette idée que la syphilis s'était à plusieurs reprises transformée à partir de son origine, et qu'elle s'était graduellement adoucie. Astruc a exposé cette doctrine à une époque où la pluralité des maladies vénériennes n'était pas encore en cause, et alors qu'on ne la soupçonnait même pas [...] ¹⁴.

À ce stade, une question s'impose : qu'en est-il de la question des traitements ? Leur histoire est-elle intégrée à celle de la syphilis ? En réalité, quand les auteurs décrivent les traitements préconisés par leurs prédécesseurs, leur logique n'est pas tant de faire une histoire sociale et culturelle des thérapeutiques que de trier entre les bonnes et les mauvaises. Autrement dit, l'histoire est ici constamment polluée par des oppositions doctrinales : pour ou contre le mercure, pour ou contre le gaïac, pour ou contre la sudation, etc. ou par des rivalités socioprofessionnelles ; dans ce cas il s'agit de différencier les bons traitements donnés par les médecins des mauvais traitements donnés par les empiriques ou les charlatans qui prolifèrent sur le marché des remèdes antisypilitiques. Les enjeux sont donc des enjeux de savoir : de même que l'histoire de la syphilis devient une histoire des savoirs « vrais » sur la syphilis, l'histoire des traitements devient une évaluation de l'efficacité des savoirs thérapeutiques.

Cette tendance est liée à une donnée simple mais fondamentale qui traverse toute la période jusqu'au début du xx^e siècle : l'impuissance face à la syphilis. Le mercure reste au cœur de la cure jusqu'à ce que les arsenicaux (Salvarsan et ses avatars ultérieurs) apportent une alternative. Avant cela nulle avancée décisive mais un piétinement désespérant, qui se prête mal à l'histoire-épopée. Et même au xx^e siècle, l'efficacité profonde et durable des arsenicaux restant problématique, leur surgissement n'est pas traité sur un mode épique, mais plutôt sur un ton prudent par les contemporains. Jeanselme évite soigneusement le triomphalisme dans les conclusions de son livre :

¹⁴ J. Rollet, « Syphilis », in A. Dechambre, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. 14, Paris, Masson et Asselain, 1884, p. 288.

En recourant à ces moyens d'action, nous avons en vue non seulement de guérir le malade, mais aussi de le rendre incapable de transmettre l'infection dont il est atteint [] Telle est l'orientation actuelle. Si cette notion est diffusée dans tous les milieux sociaux par une active propagande, si les moyens de traitement sont mis à la portée de tous, il n'est pas douteux que le fléau sera bien près d'être vaincu¹⁵.

Cette histoire des traitements n'est donc pas une histoire sociale des traitements, mais une histoire savante. Il est question des substances, peu des hommes ou des populations sur lesquels elles sont appliquées. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que les mesures d'hygiène publique prises par le passé (réglementation de la prostitution, isolement des malades) font l'objet d'un rappel dans les écrits des syphiligraphes. Pourquoi cet intérêt soudain, quoique tardif ? Parce que la syphilis est perçue à la Belle Époque comme un problème de santé publique, à l'instar des fléaux sociaux qu'on accuse de faire dégénérer la race, et que la prophylaxie de la syphilis est devenue une cause nationale. Ce sont donc les prémices de la croisade qu'ils sont en train de mener que les syphiligraphes s'efforcent de mettre à jour dans le passé.

Faire l'histoire sociale et culturelle de la syphilis

Venons-en à la dernière phase, la plus brève dans le temps : celle où les historiens s'emparent à leur tour de l'histoire de la médecine, dans les années 1960. Cette dernière phase se caractérise par la diversité des approches, parfois éloignées, mais aussi par la pléthore des publications. On l'a dit plus haut : les méthodes, les approches, les questionnements (les « problématiques ») des historiens ont changé au fil du temps. Plutôt que faire un déroulé chronologique de cette histoire, on va s'efforcer ici de balayer le champ des chantiers ouverts par cette histoire historienne.

Une chose est sûre : pour les historiens, l'histoire de la syphilis ne saurait se limiter à une histoire des savoirs sur la syphilis, qui ne sont partagés que par une élite. Sous l'influence de l'histoire des mentalités, puis de celle, plus modeste, des représentations, s'impose l'idée qu'il faut faire l'histoire de la façon dont les hommes se représentent, perçoivent, interprètent la maladie qu'ils côtoient, en fonction d'un contexte qui peut être social, démographique, politique ou culturel. Ce projet est développé, par exemple, dans les premières lignes du livre de Claude Quétel, *Le mal de Naples. Histoire de la syphilis*, publié en 1986 :

Jusqu'à ces toutes dernières années, avant que ne survienne le terrifiant SIDA, la syphilis a été la plus grave des maladies vénériennes. Mais la peur qu'elle a suscitée, depuis son apparition en Europe et surtout pendant la première

¹⁵ E. Jeanselme, *op. cit.*, p. 430.

moitié du ^{xx}e siècle, a été bien au-delà, au point de constituer un phénomène social et culturel dépassant largement le seul domaine de la santé. C'est autant l'histoire de cette maladie que cette grande peur que nous voulons retracer ici [...]¹⁶.

Une des plus grandes réussites dans ce domaine est, dans le champ francophone, le travail d'Alain Corbin, qui s'intéresse à la syphilis d'abord à travers son histoire de la prostitution¹⁷, puis qui y consacre de nombreux travaux qui montrent l'emprise sociale et la richesse des figures de la syphilophobie à la fin du ^{xix}e siècle :

Le péril vénérien a une histoire ; je ne veux point parler de celle des maladies vénériennes, mais de l'histoire de la dramatisation de ce qui a été considéré comme le plus terrible fléau qui se soit attaqué à la race humaine. Si, depuis les Temps Modernes, le mal vénérien n'a cessé de semer la Terreur, la dénonciation du péril vénérien est un phénomène qui date du siècle dernier et qui a été en s'exacerbant au fil des décennies jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Or, cette dramatisation tardive ne coïncide pas avec l'intensité de la morbidité ; c'est ce décalage entre le discours scientifique et la conjoncture qui constitue mon propos¹⁸.

L'exploration des champs des représentations ne saurait se limiter à l'étude des sources savantes : d'autres sources sont utilisées, et notamment les sources artistiques, les collections des musées forains ou académiques, ou les sources littéraires qui, très largement mises à contribution, montrent la diffusion de la peur et les figures de cette peur chez les contemporains. En retour, les historiens de la littérature s'y investissent. Un exemple parmi bien d'autres, mais tout récent (2017) peut être trouvé dans le livre de Monika Pietrzak-Frangler *Syphilis in Victorian Literature and Culture*.

Concevoir l'histoire de la syphilis sous l'angle des représentations et non des savoirs a une conséquence sur laquelle il faut insister. L'histoire de la syphilis est ainsi réintégrée dans un ensemble plus vaste, celui des *Peurs et terreurs face à la contagion*, pour reprendre le titre de l'ouvrage collectif publié en 1988 qui regroupe des travaux sur le choléra, la tuberculose et la syphilis à l'époque contemporaine et dont l'approche se démarque de façon exemplaire de l'approche traditionnelle : l'accent est mis sur un moment particulier, pas sur une maladie ; loin de singulariser la syphilis, l'histoire qui en est faite consiste au contraire à la rapprocher d'autres entités pathologiques qui suscitent les mêmes craintes.

16 C. Quétel, *Le mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986, p. 7.

17 A. Corbin, *Les filles de noces. Misère sexuelle et prostitution au ^{xix}e siècle*, Paris, Flammarion, 1979.

18 A. Corbin, *Le péril vénérien au début du siècle : prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale. L'haleine des faubourgs. Ville, habitat et santé au ^{xix}e siècle*, Paris, Recherche, 1977, p. 245.

Cette histoire des maladies et des réactions qu'elles suscitent a permis de développer, en parallèle et en symbiose, une histoire des politiques publiques de prophylaxie et de lutte contre la syphilis et, au total, une histoire sociale de la syphilis. Cette voie, qui avait été timidement ouverte comme on l'a vu à la fin du XIX^e siècle, est magistralement représentée par des travaux comme ceux de Peter Baldwin, *Contagion and the State in Europe 1830-1930*, publié en 1999. Outre qu'elle délaisse l'histoire traditionnelle du savoir et qu'elle replace l'objet « syphilis » dans un cadre plus large (chez Baldwin celui du choléra et de la variole), elle procède à un élargissement des sources en intégrant les sources issues de la réglementation et des archives publiques. Dans le cas de Baldwin, la syphilis n'est même qu'un prétexte, une clé d'entrée pour étudier les divergences des politiques de santé publique en Europe, selon la nature plus ou moins démocratique des régimes ; de sorte qu'on pourrait presque dire qu'il s'agit d'une histoire politique de la syphilis.

Aborder sous l'angle culturel et social la maladie a une autre conséquence importante : l'éventail des histoires possibles s'élargit en autant de pays, de contextes ou de problématiques différents. L'inventaire en serait fastidieux et on pourra se reporter à l'échantillon (limité aux dix dernières années) inclus dans la bibliographie de cet article¹⁹.

Est-ce à dire que l'histoire du savoir « savant » est aujourd'hui abandonnée par les historiens ? Non. Celle-ci continue de se faire dans le champ particulier de l'histoire des sciences, débarrassée de tout jugement de valeur et conçue dans une perspective constructiviste, c'est-à-dire en postulant que tout savoir est le produit d'une construction sociale et/ou culturelle. Cette histoire est à rapprocher de celle d'épistémologues ou de philosophes des sciences comme Ludwick Fleck, qui s'intéresse à la syphilis dans *Genèse et développement d'un fait scientifique* (1935 ; première traduction française 2005) pour déconstruire la catégorie nosologique. S'inscrit par exemple dans cette lignée le livre de Claudia Stein, *Negotiating the French Pox in Early Modern Germany* (2009), au titre évocateur : pour elle, la syphilis de l'historien n'est pas une entité nosologique mais la rencontre entre un contexte, des croyances, des institutions et des systèmes moraux (notamment concernant la sexualité), ce qui conduit à rendre flottants la définition et le diagnostic de la syphilis à l'époque prémoderne. Dans ce renouvellement du savoir savant, on peut aussi citer les rééditions de

19 C. Berco, *From Body to Community. Veneral Disease and Society in Baroque Spain*, Toronto, University of Toronto Press, 2016 ; L. McGouch, *Sexuality and Syphilis in Early Modern Venice*, New York, Palgrave Mac Millan, 2011 ; J. Sherwood, *Infection of the Innocents: Wet nurses, Infants and Syphilis in France, 1780-1900*, London, McGill-Queen University Press, 2010 ; C. Stein, *Negotiating the French Pox in Early Modern Germany*, Farnham, Ashgate, 2009 ; G. Davis, « The Cruel Madness of Love: Sex, Syphilis and Psychiatry in Scotland (1880-1930) », *Clio Medica*, n° 85, 2008 ; J. Parascandola, *Sex, Sin and Science: A History of Syphilis in America*, Santa Barbara, Praeger, 2008.

textes canoniques comme le traité de Frascator, récemment publié avec une longue présentation contextuelle et un gros appareil critique²⁰.

Par ailleurs – on y a fait allusion dans l'introduction – l'histoire naturelle de la syphilis est revivifiée par les nouvelles techniques de l'archéologie et de l'anthropologie, qui autorisent des diagnostics et des datations plus précis. En 1993, se tenait par exemple à Toulon un colloque sur « L'origine de la syphilis en Europe » initié à l'occasion de la découverte du fœtus de Costebelle²¹, et dont l'examen renforce la thèse d'une syphilis endémique en Europe. Les progrès de biologie, en posant la question de la mutation des agents pathogènes et de la diversité des tréponématoses, redistribuent encore aujourd'hui les cartes concernant l'origine, la diffusion et les formes diverses de la maladie.

Conclusion

Que conclure à l'issue de ce bref survol ? L'histoire de la syphilis, telle qu'elle s'écrit aujourd'hui dans ce volume, est le produit de cette sédimentation. La diversité des articles montre la vitalité des champs de recherches récents : sur les représentations de la syphilis, sur les politiques sanitaires, sur le traitement hospitalier. La question ancienne des savoirs est réexaminée au prisme des transferts culturels, mais aussi des compétences et les techniques beaucoup plus pointues mises en œuvre par les anthropologues lors des fouilles récentes. Ces mêmes fouilles permettent d'approcher au plus près aussi de ce qui reste jusqu'à aujourd'hui la partie plus obscure de l'histoire de la syphilis : celle des patients et de leur expérience.

Dans mes cours d'histoire du corps, j'ai coutume de dire à mes étudiants qu'il faudrait faire dans l'idéal une histoire des savoirs et des représentations, une histoire des normes, une histoire des pratiques et une histoire des vécus. Si les trois premiers pans se laissent (plus ou moins) aisément documenter, le dernier est le plus difficile à traiter. Paradoxalement, c'est dans le giron des médecins que se sont écrites les rares pages d'« histoire naturelle » de la maladie de quelques patients, presque exclusivement illustres : Maupassant, Baudelaire, François I^{er}, etc. Reste, pour les historiens, à éclairer des histoires plus ordinaires – par exemple à partir de manuscrits exceptionnels comme celui de Joseph Grunpeck²² –, et à pénétrer surtout, de l'intérieur, les perceptions physiques et les sentiments intimes de ceux qui en sont atteints ; tels

20 J. Frascator, *La syphilis ou Le mal français*, Paris, les Belles Lettres, 2011.

21 O. Dutour *et al.*, *L'origine de la syphilis en Europe : avant ou après 1493 ?*, Paris, Errance, 1994.

22 Joseph Grunpeck (ca 1473 – ca 1532) est un médecin bavarois, qui publie en 1496 un traité sur la syphilis ; atteint lui-même par la vérole en 1498, il fait le récit et la description minutieuse de sa maladie dans un deuxième ouvrage publié en 1503, réédité et traduit en 1884 par le docteur Corlieu. J. Grunpeck, *De la mentulagre ou mal français*, Paris, Masson, 1884.

ceux que livre Alphonse Daudet, crucifié par la *doulou* du tabès, en quelques mots poignants : « Souvenir d'une première visite au docteur Guyon, rue de la Ville-l'Évêque. Il me sonde ; contraction de la vessie, prostate un peu nerveuse, rien en somme. Et ce rien, c'était tout qui commençait : l'Invasion »²³.

²³ Alphonse Daudet est soigné pour une syphilis ancienne de 1884 à 1897. Il note ses sensations entre 1885 et 1895, mais le texte n'est publié qu'en 1930. On notera qu'Edmond de Goncourt, dont la relation avec son frère était fusionnelle, offre également une bonne description de la maladie vécue au jour le jour par Jules dans son *Journal*. A. Daudet, *La Doulou*, Paris, Arthème Fayard, 2002.

Table des matières

Benoît Pouget, Yann Ardagna	
Introduction	5
La syphilis, une maladie du ^{xxi} ^e siècle	
Pervenche Martinet, Chantal Vernay-Vaïsse	
La syphilis à Marseille	
Des dispensaires anti-vénériens (DAV) aux CeGIDD : données médicales	11
Michael Benzaquen, Caroline Horreau, Marie-Christine Koeppel, Philippe Berbis	
A pseudo-tumoral facial mass revealing a tertiary syphilis	21
Clémence Delteil, Ilona Okhremchuk, Jilliana Monnier, Grégory Jouvion, Marion Carmassi, Nicolas Macagno	
Anatomopathologie de la syphilis acquise	25
Syphilis et sociétés	
Peurs et représentations	
d'une promiscuité pluriséculaire	
Bernard Andrieu	
Écrire sa syphilis	
Nietzsche au contact de sa maladie	35
Nathalie Brown	
L'impact social et culturel de la maladie des Indiens sur les Européens de la fin du ^{xv} ^e siècle au début du ^{xvi} ^e siècle	49
Erica Ciccarella	
Le <i>morbus gallicus</i> à Venise et à Rome au ^{xvi} ^e siècle	
Théories médicales et récits littéraires	65
Ariane Bayle	
La vérole au prisme du roman au début de l'époque moderne	77

Caroline Ducourau, Marie-Angeline Pinail	
Les collections d'anatomie de la faculté de médecine de l'université de Montpellier	
Histoire des collections et étude des pièces sur la syphilis	93
Gérard Tilles	
Images de syphilis	
Les moulages du musée de l'hôpital Saint-Louis (Paris)	119
Yann Ardagna, Véronique Laborde	
Les pièces « syphilitiques » des collections anthropologiques conservées au Musée de l'Homme	141

Archives du sol, populations du passé et syphilis

Stella Ioannou	
A new approach to diagnosing congenital syphilis using the effects of treatments	155
Henri Dabernat, Tatiana M. Reis, Nadhezda N. Medvedeva, Oksana Gavrilyuk, Valerian G. Nicolaiev, Éric Crubézy	
Maladies infectieuses dans une population urbaine en évolution (XVII-XIX ^e siècles)	
Place de la syphilis dans la ville de Krasnoïarsk (Sibérie centrale, Fédération de Russie)	163
Sandra Dal Col, Anne-Catherine Germanaud-Le Mer, Isabelle Bouchez	
Des malades en marge de l'Hôtel-Dieu de Lyon ? Recrutement atypique d'un ensemble funéraire (XVI ^e -XVII ^e) et analyse archéo-anthropologique	183
Emmanuelle Bau, Yann Ardagna, Benoît Pouget	
Prise en charge des syphilitiques dans les hôpitaux marseillais au XIX ^e siècle	203
Yannis Gonatidis	
Syphilis in the port of Hermoupolis (Syros, Greece) during the 19 th century	211
Cyrille Ducourthial	
Des malades en marge de l'Hôtel-Dieu Les vérolés à Lyon aux XVI ^e et XVII ^e siècles	229

La syphilis dans l'atelier des historiens

Anne Carol	
Une brève historiographie de la syphilis	263
Jon Arrizabalaga	
Hospital care of Venereal Disease Patients in Mediterranean Europe, 1495-1700	277

Salvatore Speziale	
Circulations de savoirs sur la syphilis entre Europe et Afrique	
Le cas d'une ville portuaire comme Tunis (XVIII ^e -XIX ^e siècles)	295
Patrick Louvier, Benoît Pouget	
Ports, marins de l'État français et syphilis	
en Méditerranée au XIX ^e siècle	311
Clémence Gavalda, Benoît Pouget	
La syphilis dans les publications des officiers de santé	
de la Marine française au XIX ^e siècle	327
Claire Miot	
Réprimer, discipliner ou médicaliser ?	
L'armée française face aux maladies vénériennes	
en Allemagne du Sud (1945-1947)	337
Liat Kozma	
Venereal Disease and Mobile Men	
Colonialism and Labor in the Interwar Years	357
 La syphilis à l'épreuve de la dignité et de la responsabilité médicale 	
Frédéric Macia, Benoît Pouget	
Jean François Hernandez (1769-1835)	
et Auguste-Adolphe Raynaud (1804-1887)	
Deux chirurgiens de la Marine engagés dans la pratique de l'expérimentation	
humaine à propos de la syphilis à Toulon au XIX ^e siècle	377
Marie Brualla Challet	
Existe-t-il une « syphilis tahitienne » ?	
Les études historiques et épidémiologiques	
sur les spécificités de la syphilis à Tahiti (1860-1960)	393
Margaux Illy	
Éthique et syphilis : l'affaire de Tuskegee	407
Bibliographie indicative	417
Auteurs	443

LA SYPHILIS

ITINÉRAIRES CROISÉS EN MÉDITERRANÉE ET AU-DELÀ, XVI^e-XXI^e SIÈCLES

SCIENCES TECHNOLOGIES SANTÉ

Cette collection
à large spectre
regroupe des
travaux et
des manuels
universitaires
qui expliquent
et appliquent
les avancées de
la recherche et
des connaissances
dans ces
domaines.

Peut-être plus que toute autre maladie contagieuse, la syphilis incarne les tensions d'un monde qui se mondialise entre les XVI^e et XIX^e siècles. Si l'on suit Alain Corbin dans la description qu'il donne de « l'image composite du péril vénérien », alors s'impose à notre étude une épidémie lente dont Peter Baldwin saisit la dynamique entre « prostitution et promiscuité ». Sous la tutelle de ces deux références, cet ouvrage met en évidence une convergence des réflexions entre historiens, anthropologues et médecins en concentrant notre attention sur le « choc » de la rencontre entre le tréponème pâle et les sociétés à l'échelle municipale, en particulier dans les villes portuaires. Des analyses conjointes d'archives historiques et biologiques montrent le besoin de modèles de diffusion et d'expression de la syphilis à l'échelle d'une ville, d'un port marchand ou militaire. Bien au-delà de la question des origines, les contributions proposent des lectures extensives du rapport entre syphilis et sociétés en Méditerranée et au-delà. L'ouvrage présente donc la singularité de faire dialoguer des disciplines diverses (médecine, épidémiologie et santé publique, histoire, géographie, anthropologie funéraire et sociale, sociologie) autour d'un même objet de recherche et privilégiant une même échelle d'étude.

En couverture

Lésions de syphilis tertiaire
(crâne et membres inférieur,
XVIII^e siècle, France).

Yann Ardagna est ingénieur de recherches en anthropologie biologique au sein de l'UMR 7268-ADÉS : Anthropologie bioculturelle, Droit, Éthique et Santé. Faculté de Médecine de Marseille. Ses activités l'ont amené à participer à de nombreuses fouilles et études en laboratoire en France et à l'étranger.

Benoît Pouget est professeur agrégé, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université d'Aix-Marseille et à Sciences Po Aix, membre de l'UMR 7064 Mesopolhis, chercheur associé au service historique de la défense (SHD). Sa thèse de doctorat a été récompensée par le prix d'Histoire militaire (2018) et le prix Daveluy (2018).



Presses
Universitaires
de Provence



Éditions



9 791032 003220

32 €